

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux Grains, le 30 octobre 2025. BRAHMS / VAUGHAN-WILLIAMS. Adam LALOUM (piano), Orchestre National du Capitole de Toulouse, Frank Beermann (direction)

Ce nouveau concert par l'ONCT à la Halle aux Grains de Toulouse est né sous des auspices hostiles. Tarmo Peltokoski souffrant a annulé sa présence toulousaine pour ce concert, les deux suivants la semaine prochaine et la direction de Don Juan au Capitole. Puis ce fût le pianiste Anton Mejias qui a dû rejoindre sa famille pour un deuil. La chance a souri aux organisateurs lorsqu'Adam Laloum a répondu présent pour le *Premier concerto* de Johannes Brahms qu'il aime tant ; Frank Beermann de son côté ayant accepté de diriger le concert sans changer le programme taillé sur mesure pour Tarmo Peltokoski.

Adam Laloum joue Brahms divinement. Ses enregistrements sont plébiscités. Sauf celui des *concertos* de Brahms en raison d'un chef pas à sa hauteur. Ce soir l'accord avec l'orchestre et le chef est idéal. Dès le début, Frank Beermann adopte un *tempo* mesuré, son orchestre gronde et rugit, la puissance plus impressionnante que la force. Ce *tempo* plutôt lent permet de

vivre l'extraordinaire construction orchestrale de l'introduction du *concerto*. Adam Laloum écoute et déguste cette page orchestrale si splendide. L'entrée du pianiste est toute en élégance et délicatesse. Petit à petit le jeu de Laloum se fait plus puissant et l'équilibre trouvé est une véritable splendeur de poésie, d'écoute et de partage. Les nuances sont particulièrement délicates tant du côté du pianiste que du chef. Le premier mouvement est très contrasté et permet une écoute merveilleuse de toutes les richesses de la partition. C'est dans le deuxième mouvement qu'un miracle se produit. Le *tempo* retenu, les nuances *pianissimo* exquis, les couleurs splendides de l'orchestre, le piano irisé de Laloum, tout se répond en un dialogue de pure poésie. Le temps est comme suspendu, les nuances piano sont à la limite du silence. Le troisième mouvement va exulter et les couleurs vont se magnifier. Le piano de Laloum trouve de nouvelles nuances et des couleurs infinies, l'orchestre participe activement à cette fête d'un Brahms heureux et joueur. Frank Beermann est à l'écoute de son soliste dont il accueille toutes les propositions originales avec complicité. La beauté de cette interprétation scelle une entente musicale au sommet. Le public et l'orchestre applaudissent à tout rompre ce magnifique moment musical de pure grâce. Adam Laloum offre en bis un extrait de Schubert, autre compositeur dont il est le chantre.

Pour la deuxième partie, la ***Symphonie Antartica*** de **Ralph Vaughan-Williams** va être une découverte pour une grande partie du public. L'effectif exigé est considérable avec deux harpes, de nombreuses percussions, une machine à vent et un chœur de femmes. Le **Chœur de femme de Lettonie « *Latvija* »** entoure une soliste soprano pour une partie vocale sans parole. Dès les premières notes une impression d'ouverture et de largeur du son se produit. C'est grand et fort. Frank Beermann habitué à diriger (et comment) les vastes partitions de Wagner et Richard Strauss est tout à son aise ici. Les effets orchestraux sont brillamment offerts au public. La machine à

vent est très crédible, mais en fait il ne se passe pas grand-chose une fois que la surprise des effets est passée. Le chœur a une action de mystère très réussie. Les percussions sont terribles, l'orchestre est toute force et puissance. Le succès est retentissant car la virtuosité orchestrale est tout à fait remarquable et la direction splendide de Frank Beermann galvanise ses troupes. Toutefois, après la splendeur d'écriture et de construction de la partition de Brahms celle de Vaughan Williams a pâli un peu. Les aléas nombreux n'ont pas entravé le succès de ce concert devant une Halle aux Grains bien pleine. Le public toulousain est bien là, fidèle et attentif.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux Grains, le 30 octobre 2025. BRAHMS / VAUGHAN-WILLIAMS. Adam LALOUM (piano), Orchestre National du Capitole de Toulouse, Frank Beermann (direction). Crédit photo (c) Hubert Stoecklin

CRITIQUE, concert. MEUDON, Hangar Y, le 25 oct 2025. 150 ans de Maurice Ravel : La Valse, Boléro, Tzigane...

Orchestre Lamoureux, Hugues Borsarello (violon), Adrien Perruchon (direction)

**Pour ses 150 ans, Maurice Ravel (né en
1875) ne pouvait rêver meilleure
célébration, de surcroît dans un lieu
spectaculaire dont l'architecture
démesurée, appelle le souffle, la
respiration, l'espace : le Hangar Y à
Meudon, cathédrale de verre et d'acier,
était l'ancien site de construction et
d'entretien des dirigeables, aux portes
de Paris... Un cadre idéal (hauteur de la
nef principal : 23 mètres !) pour
ressentir et vivre l'orchestre comme nul
part ailleurs... et dans une configuration
 inédite qui place les spectateurs parmi
les musiciens, ou à côté d'eux.**



Au cœur du programme, deux œuvres parmi les plus envoûtantes : ***la Valse*** et ***le Boléro***. Deux tourbillons sonores construits chacun dans un somptueux crescendo, dont la construction comme l'étoffe instrumentale, hypnotisent et emportent chaque auditeur

Toutes les photos © Alice Casenave / Orchestre Lamoureux 2025

voyage au centre de la forge orchestrale



Dans cette disposition éclatée, le spectateur redécouvre chaque partition, en ressent les infimes vibrations, le volume sonore exact dans une proximité inédite ; il rétablit la spatialité d'un orchestre : le rôle de chaque instrument, son intensité sonore, en interaction avec les autres ; il en saisit mieux les dialogues entre les pupitres, et dans une

circulation du son générale, mesure les étagements de l'orchestrateur Ravel, génie inégalé, à l'instar de Berlioz, qui pense les couleurs de l'orchestre comme un géomètre – paysager ; cors lointains, rubans soyeux des violons, assise rythmique des contrebasses, éclats furtifs des bois,... un miroitement déconcertant de timbres se révèle, captive, enveloppe, submerge littéralement.

Le Ravel audacieux, mordant, libre et d'une invention dramatique presque sarcastique, entre séduction et provocation s'est aussi invité à cette fête inclassable, dans ***Tzigane***, magnifiquement incarné par le jeu tout en finesse et vitalité percutante du violoniste **Hugues Borsarello**, lequel au début de la pièce, déambule entre les rangs des sièges, associant musiciens et spectateurs, jusqu'au podium central, près du chef.

**Ample, poétique, ciselé, l'Orchestre
Lamoureux déploie le grand jardin
féerique et chorégraphique de Ravel...**



Le chef justement, directeur musical de l'Orchestre Lamoureux, **Adrien Perruchon**, abat un jeu riche et imaginaire qui se joue avec esprit de toutes les nuances ibériques du programme, – l'Espagne et le folklore basque, étant très subtilement moteurs dans l'inspiration du sorcier Ravel... : *Boléro*, *Tzigane*, mais aussi *Habanera* (M 76) dans l'orchestration créée ce soir de Paul Caporini soulignent chez le compositeur

Français, ce scintillement spécifique qui colore et habite chacune de ses partitions. L'argument principal du chef est d'assurer la cohérence globale et la fermeté de l'architecture sonore, malgré l'éparpillement physique des instrumentistes.

A la rutilance déployée des timbres, aux effets sonores éloignés, leurs déplacements exacerbés du fait de la disparité physique (d'un intérêt superlatif dans **La Valse** puis le **Boléro**), s'ajoute grâce au geste fédérateur du chef, un sentiment de féerie globale, la création d'un nouvel espace suspendu dont les sons redistribués diffusent des sensations inédites, – comme une brume enveloppante, d'autant plus suggestives au début du programme, quand les musiciens jouent Prélude et Danse du rouet, deux extraits tout en douceur caressante des contes de **Ma Mère l'Oye**. L'impression de nappe sonore s'affirme aussi dans La Valse dont les effets de nuées collectives, – soit la masse des danseurs indistincts, emportés par un mouvement diffus mais profond et puissant, enflent et se déversent dans une onctuosité voluptueuse, d'essence chorégraphique.

Rien de plus légitime en réalité que ce **Boléro** final, – que l'Orchestre Lamoureux a joué dès 1930 sous la direction de l'auteur : le spectateur placé au plus près des instruments, suit pas à pas le parcours qui va crescendo, l'entrée de chaque instrument (flûte, clarinette, basson,... jusqu'aux saxophones, - ténor puis soprano,...), son timbre, son volume sonore, en dialogue avec les autres, et soutenu tout du long par le battement organique de la caisse claire. Envoûtante, surprenante, l'expérience ainsi au cœur de l'orchestre, relève de la magie sonore. Et c'est Ravel le sorcier alchimiste qui pour ses 150 ans, ressuscite avec éclat. Magistral.





Photos © Alice Casenave 2025

CRITIQUE, concert. MEUDON, Hangar Y, le 25 oct 2025. 150 ans de Maurice Ravel : La Valse, Boléro, Tzigane,... Orchestre Lamoureux, Hugues Borsarello (violon); Adrien Perruchon (direction)

prochain concert

Prochain concert de l'Orchestre Lamoureux :

Samedi 22 nov 2025, « *un Américain à Paris* » (avec Adélaïde Ferrière, percussions / au programme : Symphonie n°31 « Parisienne » de Mozart, Concerto pour marimba de Milhaud, Un Américain à Paris de Gershwin...), à la Seine Musicale :
<https://orchestrelamoureux.com/concerts/un-americain-a-paris/>

nouvelle saison 2025 – 2026

LIRE aussi notre **présentation de la nouvelle saison 2025 – 2026 de l'Orchestre Lamoureux** (temps forts, solistes invités, compositeurs et œuvres joués,...) :
<https://www.classiquenews.com/orchestre-lamoureux-nouvelle-saison-2025-2026-temps-forts-symphonique-lyrique-recitals-ravel-gershwin-beethoven-hugues-borsarello-pretty-yende-ermonela-jaho-adelaide-ferr/>

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Salle Garnier, le dim 26 octobre 2025. « Herman Scherman » de W. FORSYTHE et « See you » de Paul LIGHTFOOT par les Ballets de Monte- Carlo

Ce dimanche 26 octobre 2025, la Salle Garnier de Monte-Carlo a vibré d'une énergie créative rare, grâce aux Ballets de Monte-Carlo qui ont offert au public très chic et international de la cité Princièrè une soirée chorégraphique exceptionnelle, magistralement interprétée par sa célèbre compagnie monégasque, en restituant avec maestria le dialogue entre la légende établie (William Forsythe) et la création naissante (Paul Lightfoot).

Rendre compte de la performance de « *Herman Scherman* » de William Forsythe, c'est évoquer une leçon d'histoire de la danse vivante. Créé en 1992 pour le New York City Ballet, ce ballet est un pilier de l'œuvre du chorégraphe américain qui a libéré le ballet de ses attaches classiques pour en faire une forme d'art résolument contemporaine. La pièce s'ouvre sur un quintette dynamique, où la musique électronique et minimaliste de Thom Willems installe immédiatement un univers à la fois précis et décalé. Les danseurs, avec une virtuosité qui semble

presque facile, ont déconstruit la ligne néoclassique pour lui insuffler une urgence et un angle nouveaux. Puis est venu le célèbre pas de deux, ajouté ultérieurement par Forsythe pour le Ballet de Francfort. Portant les costumes audacieux de **Gianni Versace**, les deux interprètes ont transformé la scène en un laboratoire du mouvement, où chaque porté, chaque équilibre, chaque rupture de rythme était une redéfinition de la relation entre les corps. La scénographie et les lumières de **Tanja Rühl**, épurées et efficaces, ont creusé l'espace, faisant de la Salle Garnier un écrin parfait pour cette œuvre qui révolutionna durablement l'esthétique du ballet.



Après l'effervescence de Forsythe, l'entrée dans l'univers de **Paul Lightfoot** fut un changement d'atmosphère aussi radical qu'envoûtant. Pour cette création mondiale, le chorégraphe britannique a choisi la voie de l'intimité et de la réflexion,

nous entraînant dans un ballet qu'il pressent lui-même comme un tournant dans sa carrière. La partition originale de **Max Richter**, interprétée en direct par six musiciens de **l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** (Liza Kerob au 1er violon, Kati Szutz au 2nd violon, Federico Hood à l'alto, Thierry Amadi au 1er violoncelle, Thibault Leroy au 2nd violoncelle, Simon Zaoui au piano), a été l'âme de cette œuvre, et leur placement sur le plateau n'était pas anodin ; ils n'étaient pas de simples accompagnateurs mais de véritables acteurs du drame qui se jouait. Les mélodies envoûtantes et les nappes minimalistes de Max Richter, portées par les musiciens, ont tissé un lien charnel et immédiat avec les danseurs. Lightfoot, qui a également conçu les décors, les costumes et les lumières, a créé un écosystème scénique cohérent et poignant. La danse, tour à tour tendre et puissante, explorait la relation à l'autre et la dimension collective de la création. Les corps semblaient engager une conversation avec la musique, répondant aux phrases des cordes, aux accents du piano, dans un théâtre de la vie où chaque mouvement racontait une histoire de rencontre, de présence et d'adieu.

La Salle Garnier, joyau architectural témoin de la démesure et de l'audace de Monte-Carlo, n'a pas seulement accueilli le spectacle ; elle en a été un partenaire à part entière. Son acoustique exceptionnelle a permis à la fois la clarté rythmique de la composition électronique de Willems et la profondeur émotionnelle de la partition de Richter. Son décor magique a offert un contraste et un écrin parfaits pour ces deux œuvres qui, bien que différentes, célébraient le corps en mouvement. Quand les dernières notes de Richter se sont éteintes et que les danseurs de « *See You* » se sont figés dans la lumière tamisée, un silence lourd d'émotion a précédé les ovations. La salle, conquise, a salué par une standing-ovation méritée la performance des danseurs, la vision des chorégraphes, la sensibilité des musiciens et le travail d'une institution, **Les Ballets de Monte-Carlo**, qui, sous la

direction de **Jean-Christophe Maillot**, continue inlassablement de cultiver l'excellence et d'écrire l'avenir de la danse.
Bravi !

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Salle Garnier, le 26 octobre 2025. « Herman Scherman » par W. Forsythe et « See you » de Paul Lightfoot par les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique © Alice Blangero

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre de Genève, le 26 octobre 2025. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. B. Burger, M. Eriksmoen, L. Melrose... Sidi Larbi Cherkaoui, Damien Jalet, Marina Abramovic /Juraj

Valcuha

On connaissait, jusqu'à présent, le fil d'Ariane. Voici maintenant, au Grand-Théâtre de Genève, le fil de Mélisande. Ou plutôt, les fils au pluriel, car ils sont nombreux les fils dans ce *Pelléas et Mélisande* genevois – des fils qui se tendent, se croisent, se tissent, s'enlacent et se dénouent, autour des principaux personnages de l'opéra. Et qui est-ce qui tire tous ces fils ?

Huit danseurs que les metteurs en scène et chorégraphes **Sidi Larbi Cherkaoui** et **Damien Jalet** ont eu l'idée d'introduire dans ce spectacle. Omniprésents, ces hommes aux corps admirablement sculptés et aux attitudes de statuaire antique commentent avec leurs corps le déroulement de l'action, les sentiments des personnages ou les humeurs de la musique. On comprend la symbolique : les fils sont ceux de la vie, du destin, de la captivité, mais ils symbolisent aussi les cheveux de Mélisande, les cordes de son mystère, les fibres d'une âme qui s'échappe et s'enferme à la fois.

Il y a une autre symbolique dans ce spectacle : ce sont les cercles. Que de cercles ! L'anneau de Mélisande, la margelle de la fontaine, le ballon d'Yniold, et cet œil immense, projeté sur un écran en fond de scène qui d'abord nous regarde, puis se change en ciel constellé d'étoiles, en visions de cosmos et en explosion d'univers. Le cercle, forme parfaite sans commencement ni fin, rappelle l'infini, l'harmonie, le cycle de la vie, la rondeur du monde et de la chair. Mais il peut aussi être prison. Tout cela se passe dans un décor unique, sombre et abstrait, où, au milieu des fils et des cercles, se dressent des monolithes évoquant des brisures de diamant ou des fragments de météorites.

Tout cela est très esthétiquement beau, ésotériquement pensé, intelligemment maîtrisé, artistiquement réussi mais... trop abondant. Il y a trop de choses et de monde sur scène ! La mise en scène des deux chorégraphes – et de la scénographe **Marina Abramovic** – déborde tellement de corps et de symboles qu'elle arrive à saturer l'œil et l'esprit. La musique de Debussy – cette eau pure, ce tulle léger, avec ses frémissements de violon, ses soupirs de flûte, ses larmes de harpe, ses grondements de cuivres – n'a pas besoin de tout cela, elle peut se suffire à elle-même !

La distribution vocale est dominée par la magnifique Mélisande de la soprano norvégienne **Mari Eriksmoen**. Elle a cette « *voix qu'on dirait passée sur la mer au printemps* », comme cela est chanté dans l'opéra. À ses côtés, **Nicolas Testé** impose un Arkel de grand seigneur, **Sophie Koch** est une excellente Geneviève, tendre et grave à la fois ; et **Charlotte Bozzi** prête à Yniold son accent d'ange espiègle. Nous serons moins enthousiaste sur les voix de Pelléas et de Golaud, rôles respectivement tenus par **Bjorn Burger** et **Leigh Melrose**. Le timbre du premier est d'un métal trop tranchant pour le clair-obscur de Debussy, et celui du second a un caractère plus wagnérien que debussyste. Tous deux, néanmoins, habitent la scène avec vérité.

Tout cela se passe sous la direction sérieuse du chef slovaque **Juraj Valcuha**, à la tête d'un **Orchestre de la Suisse Romande** en grande forme. En ce dimanche de changement d'heure, où l'hiver commençait à mordre en terre lémanique, les Genevois se sont pressés en foule pour assister à la Première, et ils l'ont beaucoup applaudie !...

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre de Genève, le 26 octobre 2025. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. B. Burger, M.

Eriksmoen, L. Melrose... Sidi Larbi Cherkaoui, Damien Jalet,
Marina Abramovic /Juraj Valcuha. Crédit photographique (c)
Magali Dougados

**CRITIQUE, concert. AVIGNON,
Opéra Grand Avignon, le 24
octobre 2025. « Ode à la
Nuit ». WAGNER / CALI /
SCHÖNBERG. Orchestre National
Avignon-Provence, Camille
Schnoor (soprano), Stéphane
Guillon (récitant), Glass
Marcano (direction)**

Le concert « *Ode à la Nuit* », donné dans le cadre de la saison de l'**Orchestre national Avignon-Provence**, a offert au public une expérience musicale profonde et continue, construite comme un triptyque explorant les différentes facettes de l'amour et de la nuit. La programmation audacieuse (conçue par **Alexis Labat**) a ainsi enchaîné sans interruption trois œuvres, créant un flux narratif et émotionnel captivant, avec d'abord le *Prélude et mort d'Isolde* de **Richard Wagner** (dans la version pour orchestre de Thomas Dorsch), puis *Le monde est vide sans*

toi de **Fabien Cali**, donné ici en création mondiale, une pièce lyrique liant Wagner à **Arnold Schoenberg** dont la fameuse ***Nuit transfigurée*** clôturait la soirée.

La création mondiale de Fabien Cali, compositeur en résidence à Avignon sur la saison 2/26, a servi de pont musical intelligent entre l'univers wagnérien et l'œuvre de Schoenberg. Cette pièce inédite, en partie chantée par la soprano belge **Camille Schnoor** et « narrée » par l'humoriste Français **Stéphane Guillon** (textes de **David Geselson**) a réussi le pari de dialoguer avec les deux chefs-d'œuvre qui l'encadraient. L'enchaînement sans pause des trois ouvrages a permis une immersion totale, renforçant le thème de la nuit et de l'amour transcendé, que ce soit par la mort chez Wagner, la déclaration fiévreuse chez Cali, ou la rédemption chez Schoenberg. La belle voix lyrique de Camille Schnoor a porté avec clarté et émotion tant la scène finale de *Tristan und Isolde*, que la création de Fabien Cali, ajoutant une dimension vocale envoûtante à la soirée. En revanche, la présence de l'humoriste – en tant que récitant – a divisé. Si son timbre et sa diction étaient indéniablement efficaces pour la déclamation, son humour parfois décalé nous a semblé souvent en contrepoint avec le caractère profondément sérieux et métaphysique des œuvres présentées.

Autrement enthousiasmante nous est apparue la performance de la jeune cheffe vénézuélienne **Glass Marcano**. Issue du fameux programme « *El Sistema* » et première Lauréate du concours de cheffes « *La Maestra* » (en 2020), elle a démontré une maturité et une maîtrise impressionnantes. Son énergie communicative et sa gestuelle précise ont captivé l'auditoire. Elle a su tirer de l'**Orchestre National Avignon-Provence** des couleurs à la fois puissantes et délicates, naviguant avec une aisance remarquable entre le romantisme de Wagner, la modernité de Cali et l'expressionnisme de Schoenberg. Le public (quelque peu clairsemé) lui a fait un légitime triomphe !

L'**Opéra Grand Avignon** a offert son écrin historique à ce beau

voyage musical. Comme à son habitude, l'institution a proposé un intéressant « avant-concert » en guise d'éclairage sur le programme, permettant aux spectateurs de mieux appréhender les œuvres auquel ils allaient assister, en faisant notamment mieux connaissance avec la cheffe qui était au centre du débat. Et malgré le petit bémol évoqué, « *Ode à la Nuit* » restera comme un concert réussi, confirmant la vitalité de la vie musicale avignonnaise et l'audace de sa programmation.

CRITIQUE, concert. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 24 octobre 2025. « *Ode à la Nuit* ». WAGNER / CALI / SCHÖNBERG. Orchestre National Avignon-Provence, Camille Schnoor (soprano), Stéphane Guillon (récitant), Glass Marcano (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 23 octobre 2025. « Nocturne » de Juliano Nunes et « Loin » de

Sidi Larbi Cherkaoui par le Ballet de l'Opéra Nice Côte d'Azur

« *De loin en loin* » marque brillamment le début de la saison chorégraphique de l'Opéra Nice Côte d'Azur, en offrant à son public très international un dialogue audacieux entre deux générations et deux univers chorégraphiques, habilement choisi par Pontus Lidberg, le nouveau directeur du ballet niçois : un programme, qui lie une création mondiale du jeune chorégraphe brésilien Juliano Nunes à un œuvre emblématique du belge Sidi Larbi Cherkaoui.

La soirée s'ouvre sur « *Nocturne* », une création mondiale spécialement commandée par l'Opéra de Nice, qui confirme **Juliano Nunes** comme l'un des chorégraphes les plus excitants de sa génération. Le jeune Brésilien, formé à Rio de Janeiro et en Allemagne, puise dans son expérience internationale (du Royal Ballet de Londres au Théâtre Mariinsky) pour proposer une écriture résolument physique. Il pousse le vocabulaire classique dans ses retranchements pour en explorer les réponses instinctives, donnant naissance à des spirales fluides et une articulation d'une grande finesse. Pontus Lidberg a offert une carte blanche au chorégraphe, un risque artistique qui s'avère pleinement payant et qui illustre la volonté d'« *ouvrir le ballet à de nouvelles voies* ». C'est sa première création pour une compagnie française, un événement en soi !

Après la fraîcheur de Nunes, place à la profondeur de « *Loin*

». Créée en 2005 pour le Ballet du Grand Théâtre de Genève, cette pièce de **Sidi Larbi Cherkaoui** n'a rien perdu de sa puissance et de son actualité. Le chorégraphe belge y explore avec brio la distance entre les êtres, les époques et les cultures. Il crée une friction poétique entre des extraits de Sonates baroques de Heinrich Ignaz Franz Biber, un décor aux inspirations mauresques et des costumes évoquant les arts martiaux japonais. Des éléments a priori disparates qui, sous son regard, font soudain sens. La gestuelle est d'une rare intelligence. Les excellents danseurs et danseuses de la compagnie s'expriment aussi bien par la parole que par le mouvement ; ils isolent des gestes, se les transmettent, jusqu'à ce que les identités se brouillent et que les corps ne forment plus qu'un. La distance, thème central, finit par devenir une rencontre bouleversante.

La prouesse de cette soirée réside dans l'alchimie parfaite entre les deux œuvres et la compagnie niçoise. **Pontus Lidberg** voyait justement dans ce double programme l'opportunité d'« *ouvrir une nouvelle page pour le ballet de l'Opéra de Nice, quelque part entre héritage et avenir* ». Le défi est relevé avec *brío*. Les danseurs, aussi à l'aise dans le classicisme exigeant et organique de Nunes que dans le langage hybride et narratif de Cherkaoui, démontrent une agilité et un engagement remarquables.

Vivement Noël maintenant, et le célèbre « **Casse-Noisette** » de Tchaïkovski – qui sera donné pour les Fêtes... dans une moderne chorégraphie signée **Benjamin Millepied** !

CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 23 octobre 2025.
« Nocturne » de Juliano Nunes et « Loin » de Sidi Larbi

**CRITIQUE, concert. PARIS,
Temple du Foyer de l'Âme, le
22 octobre 2025. Patrick
AYRTON : « Astrophil &
Stella » (musiques dans le
style des XVII^e et XVIII^e,
d'après Shakespeare, Lyly,
Jonson, Sydney...)**

**A sa connaissance vive, affûtée de
l'écriture musicale baroque du XVII^e et
du plein XVIII^e, – de Purcell comme de
Haendel, le chef et claveciniste Patrick
Ayrton mêle son goût (et sa très grande
connaissance) de la littérature anglaise
élisabéthaine... Il en découle un monde**

**sonore et dramatique, poétique et
élégant, vivifié par les sujets de la
poésie shakespearienne : personnages et
situations d'un nouveau théâtre musical
s'incarnent dans une écriture
contemporaine néo baroque, séduisante et
convaincante.**

Sur les traces de Shakespeare, Purcell, Haendel



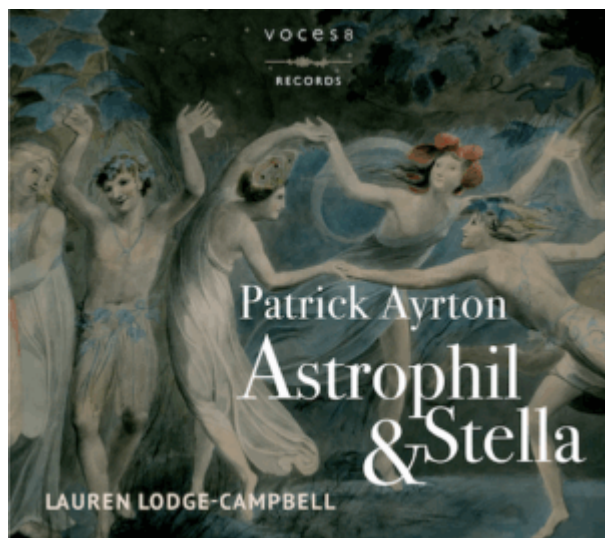
Le monde de la nuit, de la forêt comme écrin des métamorphose, l'éveil des sens, les apparitions saisissantes voire terrifiantes, et même la promesse voluptueuse née du sommeil ... inspirent ces 12 morceaux, aussi courts que parfaitement ciselés, pastiches virtuoses, pour ensemble léger comprenant cordes, luth, guitare baroque, flûtes, basson et surtout le hautbois, exposé à plusieurs reprises, d'autant plus suggestif par sa couleur pastorale.

Après une ouverture aux couleurs et à l'élan purcelliens, le compositeur et chef, claveciniste attentif veillant aux départs, à la précision des gestes, à la concordance voix et instruments, construit un programme abondant en référence au théâtre de Shakespeare, en particulier dans 3 séquences : « Fairy land » (extrait du Songe d'une nuit d'été) dont les 2 flûtes enlacées suggèrent l'emprise enchantée de fées protectrices (de leur reine, probablement Titiania...) ; puis l'évocation d'Ariel, pur esprit de l'air dont le vol polinisateur est évoqué dans une forme chambriste, au clavecin seul, de fait volubile et aérien, accompagnant, dialoguant avec la chanteuse ; surtout le final « Under the greenwood tree », somptueux air gorgé d'espérance et d'un sentiment plein d'admiration et de gratitude pour la divine nature... (air bissé après les applaudissements).

BEN JONSON, JOHN LYLY...

Auparavant, Patrick Ayrton se montre particulièrement inspiré par les textes des poètes moins connus (du 17ème), tels Ben Jonson ou John Lyly ; du premier, la chanson des sorcières (« Witches song ») fait émerger les figures de la nuit dans une couleur sonore dramatique, portée en particulier par le hautbois très exposé, qui double la partie de la chanteuse. Du

second, Patrick Ayrton met en musique le poème célébrant la figure de Pan, dieu inconsolable et nostalgique de la belle Syrinx, transformée en roseau, ici évoquée par le piccolo... La parcours doit aussi sa belle expressivité à Sir Philip Sydney dont le poème « Come Sleep », outre qu'il intègre le thème emblématique du sommeil, – jalon important de tout opéra baroque qui se respecte, permet aux instrumentistes de briller dans la langueur, expression d'une volupté inquiète que suggère avec réalisme la partie pour flûte basse (excellent **Sébastien Marq**).



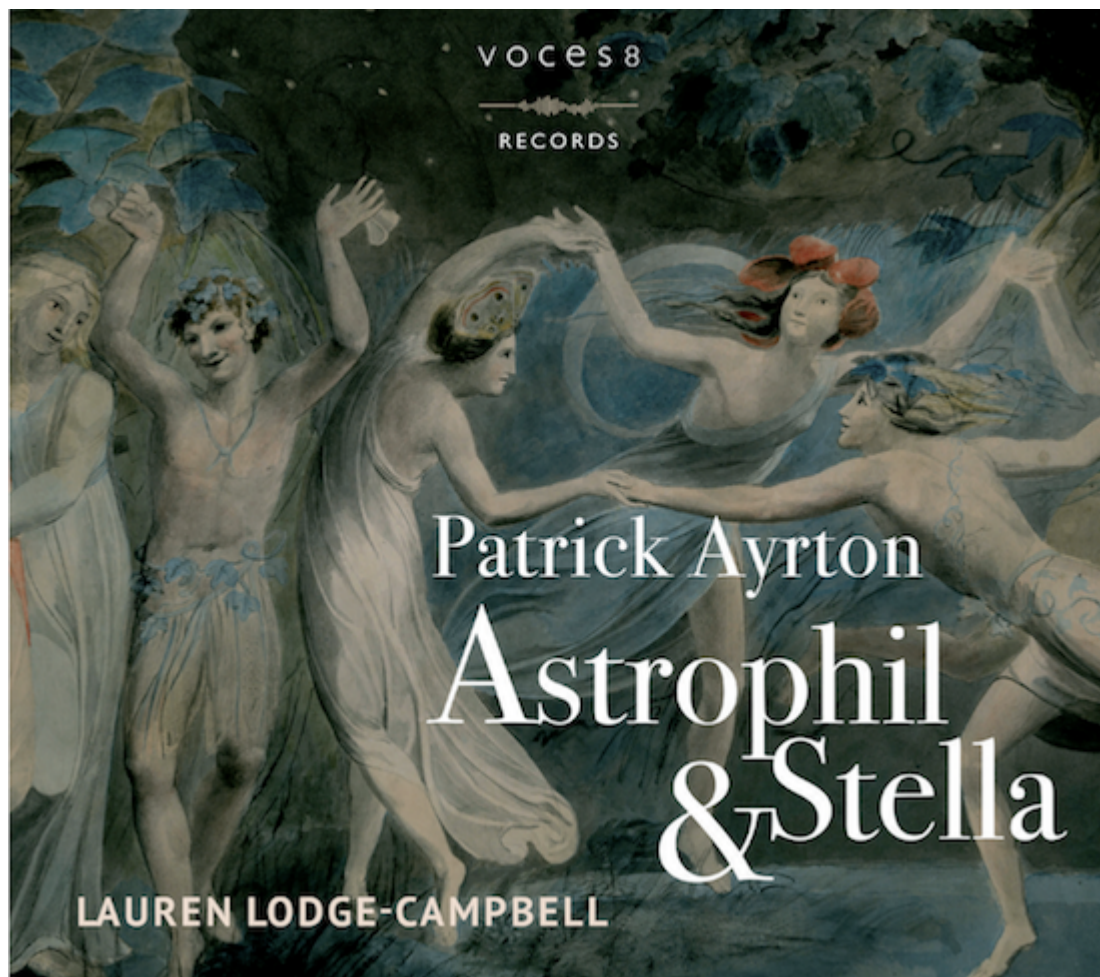
La complicité et l'écoute des musiciens scellent une performance très convaincante, qui réalise le meilleur écrin suggestif pour la soprano **Lauren Lodge-Campbell**. L'univers sonore et poétique dévoile une grande cohérence en lien avec la juste combinaison des textes : le titre renvoie directement aux sonnets de Sir Philip Sidney

(1554-1586), pièces maîtresses de la poésie élisabéthaine. Astrophil (l'amoureux des étoiles / Sidney lui-même) y paraît aux côtés de Stella (l'étoile) qui est Penelope Devereux, muse du poète. Digne héritier d'un tel patrimoine, Patrick Ayrton maîtrise l'écriture baroque qu'il enrichit d'emprunts plus contemporains... toujours intégrés avec subtilité : les airs et pièces instrumentales regorgent d'une urgence dramatique indiscutable qu'un goût idéal pour les timbres, croisé avec une grande culture des danses d'époque, électrise dans le sens d'une caractérisation continue.

Les spectateurs de ce programme enthousiasmant peuvent retrouver l'intégralité des airs composés par Patrick Ayrton, disciple inspiré de Purcell et Haendel, dans le cd édité cet

automne « Astrophil & Stella ». Surprenant, convaincant, enivrant.

LIRE notre **présentation** annonce du concert « **Astrophil & Stella** » de **Patrick Ayrton** :
<https://www.classiquenews.com/paris-temple-du-foyer-de-lame-le-22-oct-2025-patrick-ayrton-astrophil-stella-poesie-elisabethaine-heritage-purcellien-et-reecriture-baroque/>



CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 23 octobre 2025. PEPIN / MOZART / WAGNER / STRAUSS. Orchestre Philharmonique Royal de Liège, Renaud Capuçon (violon et direction)

Ce jeudi 23 octobre 2025, la vaste salle du Grand-Théâtre de Provence était comble pour la venue de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, placée sous le signe du talentueux Renaud Capuçon – à la fois chef d'orchestre et soliste – qui nous a offert une soirée d'une intensité et d'une beauté rares.

Déjà pleinement appréciée dans leurs murs de la Salle Philharmonique (à Liège) pour leur concert d'ouverture de saison en septembre dernier, la **sonorité de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège** est un véhicule d'émotion à part entière : une palette de couleurs incroyablement riche, des cordes d'une chaleur et d'une profondeur envoûtantes, des cuivres éclatants sans jamais être agressifs, et un pupitre de

bois d'une délicatesse à couper le souffle. On sent immédiatement une cohésion, une unité de respiration qui est la marque des grandes phalanges, et qui – sous la nouvelle direction musicale du chef Français Lionel Bringuier – continuera son ascension.

Le point d'orgue de la soirée fut sans conteste la création mondiale de « ***La nuit n'est jamais complète*** » de **Camille Pépin**. Commandée pour l'occasion (en co-réalisation avec l'ORPL), cette vaste fresque symphonique est une œuvre magistrale. D'emblée, elle nous saisit et nous transporte, et l'on pense parfois à la puissance narrative d'un John Williams ou à la poésie aérienne d'un Joe Hisaishi – mais avec la rigueur et l'inventivité du langage contemporain. Les climats se succèdent, tantôt mystérieux et lunaires, tantôt d'une exubérance rythmique et colorée. L'orchestre, visiblement passionné par cette partition, a déployé toute sa puissance et sa subtilité sous la direction attentive et passionnée de Capuçon. Le public, conquis, a réservé à la compositrice une ovation méritée aux saluts !

Renaud Capuçon a ensuite déposé sa baguette pour se saisir de son violon et nous offrir une interprétation du ***Concerto pour violon n°4*** de **W. A. Mozart** d'une pureté et d'une élégance confondantes. Son jeu, d'une clarté cristalline et d'une sensibilité extrême, dialoguait avec la finesse des musiciens de Liège. La direction, assurée depuis le pupitre par le concertmaster, était d'une complicité parfaite avec le soliste. C'était Mozart comme on l'aime : joyeux, profond, et miraculeusement léger.

Après l'entracte, le programme nous a offert un superbe contraste. Le « ***Siegfried Idyll*** » de **Richard Wagner**, pièce d'amour à l'origine privée, fut donné avec une tendresse et une intimité remarquables. Les cordes, particulièrement, ont fait preuve d'un *legato* et d'un phrasé d'une beauté à vous fendre l'âme. Capuçon, de retour au pupitre, a su insuffler à cette œuvre une douceur méditative et rayonnante. La soirée

s'est achevée en apothéose avec les ***Quatre Interludes symphoniques*** extraits de l'opéra « ***Intermezzo*** » de **Richard Strauss**. Quel terrain de jeu pour un orchestre de cette trempe ! Du pétilllement viennois à la passion déchaînée, en passant par une ironie mordante, l'orchestre a déployé toute sa virtuosité. La direction de Capuçon était précise, énergique, et a su magnifier chaque détail de cette partition géniale, conduisant l'œuvre vers une conclusion étincelante et euphorique.

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence,
le 23 octobre 2025. PEPIN / MOZART / WAGNER / STRAUSS.
Orchestre Philharmonique Royal de Liège, Renaud Capuçon
(violon et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel
Andrieu

**CRITIQUE, danse. TOULOUSE,
Théâtre du Capitole (du 18 au
26 octobre 2025). Hommage à
Maurice Ravel : « Walking**

mad » par Johan Inger et « Daphnis et Chloé » par Thierry Malandain. Ballet, Choeur et Orchestre de l'Opéra national du Capitole de Toulouse, Victorien Vanoosten (direction)

En ce mois d'octobre, c'est une célébration aussi rare que précieuse qu'offre à son public le Théâtre du Capitole de Toulouse, en rendant un « *Hommage à Maurice Ravel* », à l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance. Cet événement capitolin place la musique du compositeur basque sous le feu des projecteurs de la danse, confiée à l'intelligence de deux grands noms de la chorégraphie contemporaine : le Suédois Johan Inger et le Français Thierry Malandain. Et pour fêter cet héritage musical intemporel, la scène toulousaine a imaginé un programme en miroir, aussi audacieux que passionnant. D'un côté, « *Walking Mad* », où Johan Inger s'empare du mythique et hypnotique *Boléro* pour en explorer les ressorts théâtraux et la folie douce avec une inventivité débridée. De l'autre, « *Daphnis et Chloé* », où Thierry Malandain puise dans la partition symphonique grandiose de Ravel pour déployer la

pureté et la puissance narrative de son langage néo-classique, nous racontant l'immortel conte grec.

La soirée s'ouvre sur l'énergie contagieuse de *Walking Mad*, inspirée par cette pensée de Socrate : « *Nos plus grands bienfaits nous viennent dans des états de démence* ». L'élément scénographique est ici un partenaire de jeu à part entière de l'excellent (corps de) **Ballet de l'Opéra national du Capitole** : une longue palissade que les danseurs déplacent, franchissent et avec laquelle ils interagissent sans cesse. Ce mur devient le cadre de situations tantôt bizarres, tantôt surréalistes, provoquant autant les rires que l'émotion. La chorégraphie, d'une grande spontanéité, est portée par le rythme lancinant et farouchement sensuel du *Boléro* de Ravel. La rupture arrive avec une bascule inattendue sur la musique minimaliste *Für Alina* d'**Arvo Pärt**, créant une perturbation poétique à la fin de la pièce.



Après l'entracte, place à la fresque poétique de **Thierry Malandain**. Le chorégraphe français, dans un langage néo-classique, raconte la célèbre histoire de l'amour contrarié entre le chevrier Daphnis et la nymphe Chloé. Le récit, tiré du roman grec de Longus, prend vie grâce à l'extraordinaire partition de Ravel, qu'il qualifiait lui-même de « *vaste fresque musicale* » évoquant « *la Grèce de [s]es rêves* ». On y assiste à l'enlèvement de Chloé par des pirates, au désespoir de Daphnis, et à l'intervention salvatrice du dieu Pan. Le spectacle est aussi l'occasion de découvrir ou redécouvrir la puissance de la *Deuxième Suite d'orchestre*, dont la célèbre « *Danse générale* » finale, au rythme frénétique à 5/4, avait donné du fil à retordre aux danseurs de la création en 1912. Malandain en offre très certainement une interprétation lumineuse et virtuose, et l'alchimie entre **Natalia de Froberville** (Chloé) et **Ramiro Gómez Samón** (Daphnis) est plus que palpable. Ils forment un duo équilibré et complice, dont

chaque interaction est empreinte d'une émotion sincère ; leur manière de se toucher et de se regarder rend l'amour de leurs personnages parfaitement tangible. Leur performance est portée par la force homogène du corps de ballet : la compagnie occitane, forte de 35 danseurs de 14 nationalités différentes, fait preuve d'une synchronisation parfaite et d'une cohésion remarquable pour créer des tableaux vivants qui semblent respirer à l'unisson.

Cet hommage est une occasion unique de voir réunies sur scène toutes les forces artistiques de la maison toulousaine : la troupe des danseurs du **Ballet de l'Opéra national du Capitole**, les musiciens du **Choeur et de l'Orchestre national du Capitole de Toulouse**, le tout placé ici sous la direction énergique et inspirée du jeune chef belge **Victorien Vanoosten** ! *Bravi Tutti* !...

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 18 au 26 octobre 2025). Hommage à Maurice Ravel : « Walking mad » par Johan Inger et « Daphnis et Chloé » par Thierry Malandain. Ballet, Choeur et Orchestre de l'Opéra national du Capitole de Toulouse, Victorien Vanoosten (direction). Crédit photographique (c) David Herrero

**CRITIQUE, opéra. PARIS,
Philharmonie, le 9 octobre
2025. Pascal DUSAPIN :
Antigone, création. Christel
Loetzsch (Antigone), Anna
Prohaska (Ismène), Tomás
Tómasson (Créon)... Orchestre
de Paris, Klaus Mäkelä,
direction / Netia Jones, mise
en scène**

Dans une mise en scène qui relève
davantage de la mise en espace (intitulée
« performance-installation »), la
création d'*Antigone* à la Philharmonie,
revêt les atours saisissants d'une scène
essentielle, austère, expressionniste.
Ici l'économie ne signifie pas tiédeur ni
discrétion ; bien au contraire, la
partition essore les personnages, les
exhorte à la tension ultime... Netia Jones
favorise le noir, le vide... tout, pourvu

que, au final, s'expose à nu, la ciselure
du chant, voix et instruments, dans un
déséquilibre et une intranquillité
active.

© Cordula Trembl

ÉPURE TRAGIQUE



A travers Antigone, s'impose la pulsion incertaine, la
défaillance, le doute qui ébranle directement, franchement la
dureté inflexible de l'ordre et de la loi ; la femme est

l'agent du sentiment et de l'humanité quand les hommes incarnent la rigidité d'un système pétrifié.

A mesure que se renforce la détermination morale d'Antigone, sœur endeuillée et compatissante (qui entend honorer le cadavre de son frère Polynice), se précise l'écroulement de la figure du roi de Thèbes, Créon, son double opposé, d'abord militaire célébré et fier, puis invisibilité en costume gris qui s'efface finalement épave défaite, détruite, à la démarche bancal (car sont morts dans sa folie autoritaire, sa femme et son fils Haemon, le fiancé de... Antigone).

Musicalement, Dusapin élabore un genre hybride, entre théâtre et musique pure : « operatorio », où c'est le geste de la musique plutôt que l'action théâtrale qui prévaut. La musique serpentine suggère le chemin des sentiments, souligne dans une austérité funèbre l'accomplissement tragique que réserve le destin à chaque personnage. Le compositeur creuse l'incise cinglante des instruments à vent (flûte), les bois (basson et clarinette), que soulignent aussi les éclairs hallucinés des percussions, quand le chant réduit à son essence incantatoire éclaire le texte à la fois chanté, parlé, crié.



Explorant toutes les nuances expressives d'un rôle taillé pour elle, **Christel Loetzsch**, incarne une Antigone dont la force intérieure jaillit et s'affirme dans sa grande scène centrale. Véritable double et opposé, le Créon de **Tómas Tómasson** aux graves de sépulcre, d'une humanité elle aussi bouleversante. Sœur d'Antigone, Ismène est tout autant embrasée, intense grâce à **Anna Prohaska** (aigus cinglants, percutants) ; saluons aussi **Thomas Atkins**, Haemon, héroïque et fervent. Serti d'éclats éruptifs, de visions suggestives portées par les vagues sonores comme tapies dans l'ombre, le spectacle visuel et musical, compose un relief antique à la fois âpre, crépitant, dépouillé et lunaire.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Philharmonie, le 9 octobre 2025.

Pascal DUSAPIN : Antigone (création). Christel Loetzsch (Antigone), mezzo-soprano ; Anna Prohaska (Ismène), soprano ; Tomás Tómasson (Créon), basse ; Jarrett Ott (un messager), baryton ; Thomas Atkins (Hémon), ténor ; Edwin Crossley-Mercer (Tirésias), basse ; Serge Kakudji (Coryphée), haute-contre ; Natalia Cellier (Eurydice) ; Cosma Moïssakis ou Joseph Raynaud-Palombe (enfant accompagnant Tirésias). Orchestre de Paris ; Klaus Mäkelä, direction. Photos : © Cordula Tremł

**Diffusion sur France Musique le 29 octobre 2025,
ultérieurement sur Arte Concert**